

CULTURE ET EXCLUSIONS

par Ludovic de Lalaubie *

*Des expériences brésiliennes invitent à considérer
la résistance et la créativité culturelles
comme des dynamiques de lutte contre l'exclusion.*

Depuis plus de dix ans, Pé no Chão est présent dans deux favelas de Recife au Brésil et offre une alternative aux enfants pour qui la rue est tout à la fois le lieu de survie (travail, mendicité...) et de tous les dangers (drogue, violence, prostitution...) (1). Les favelas donnent à voir la réalité de la pauvreté et de l'injustice sociale vécue par les populations afro-descendantes, libérées de l'esclavage à la fin du XIX^{ème} siècle, mais n'ayant jamais pu accéder à une citoyenneté économique et sociale (2).

Le rêve de l'enfant noir

Les éducateurs de Pé no Chão proposent dans la rue un espace de rencontre et d'activité visant d'une part à permettre aux enfants de recouvrer leurs droits (santé, éducation, famille...) et d'autre part à développer des valeurs favorisant la vie collective : le respect, la solidarité, l'amitié. Jeux et ateliers cherchent à développer les capacités de l'enfant et surtout à le rendre acteur et responsable. Les ateliers trouvent leur inspiration dans la tradition africaine et dans l'histoire du peuple noir réduit à l'esclavage : danses populaires, percussions, capoeira... Ce choix est réfléchi. En effet, la culture occidentale a diffusé une tradition élitiste, autoritaire et populiste, qui participe à la domination de la population blanche. Malgré de récentes initiatives politiques pour corriger cela (3), médias, publicité, mythes, éducation... amènent à rejeter ce qui est noir et à attribuer aux blancs ce qui est vertueux. Dans les favelas, la population noire vit donc avec une image dévalorisée d'elle-même et cherche à étouffer ses propres origines. Elle accepte son infériorité, sa domination, et souvent la reproduction impossible des comportements de la classe dominante. Le rêve de l'enfant noir est d'être blanc ! A travers les ateliers proposés, Pé no Chão permet aux enfants de renouer avec leurs origines noires et d'en être fier. Le processus éducatif passe par trois stades inspirés par Paolo Freire (4). Il s'agit d'abord de permettre aux personnes de prendre conscience de la situation d'oppression qu'elles subissent, ensuite de les amener à développer leurs propres valeurs, enfin, dans un mouvement collectif, de se libérer de ce qui les entrave.

Le travail mené par la Commission Pastorale de la Terre (CPT) montre également l'importance de l'appropriation de la culture.

* *Secours Catholique, Doctorant en économie (UPMF Grenoble - PUC São Paulo) : « Les ressorts de la participation des personnes exclues dans la production des politiques publiques », ludovic-de-lalaubie@secours-catholique.asso.fr*

(1) Recife est la capitale de l'État du Pernambouco située dans la région du Nordeste. Il s'agit des favelas de Santo Amaro et Canal de Arruda. Sur l'action et l'analyse de la situation des jeunes générées par Pé no Chão, cf « Les guerriers des rues. Enfants et jeunes dans le Brésil des inégalités », *Economie & Humanisme* n° 371, déc. 2004.

(2) **M. Dias David**, *Dynamique et permanence des exclusions sociales au Brésil*, L'Harmattan, 2004.

(3) Par exemple, le gouvernement Lula a mis en place un système de bourse pour les étudiants présentant une garantie d'origine africaine

(4) Voir **P. Freire**, *Pédagogie des opprimés*, Maspero, 1980 et *L'éducation : pratique de la liberté*, Les Éditions du Cerf, 1978.



La CPT, qui agit dans la dynamique plus connue du Mouvement des Sans Terre, accompagne des communautés de paysans dans leurs diverses luttes pour l'avènement d'une profonde réforme agraire au Brésil. Dans la région du Mata Norte (5), la CPT était présente auprès d'environ trois cents familles regroupées en petites communautés et occupant des terres dont elles furent violemment délogées. Seule la moitié des familles est arrivée à résister et à poursuivre la lutte, près de dix années, jusqu'à l'obtention récente de terres. Il s'agit aujourd'hui tout à la fois de reconstruire une habitation, de débiter une exploitation agricole sans posséder la moindre semence, et de mettre en place des services collectifs : école, eau, arborisation... Une des actions de la CPT consiste à soutenir une communauté dans la création d'un groupe de Maracatu rural (6). Au cœur de ces urgences, la création d'un tel groupe paraît étonnante. Or il est vital. Face au modèle de développement dominant, reproducteur d'inégalités dont les paysans sont victimes, cette démarche veut renforcer les capacités de développer des alternatives. L'« extraversion » (7) empêche les communautés d'être pleinement actrices. La culture renforce le sentiment d'appartenance à la communauté et les capacités de ses membres à agir sur leur destinée, à être créateurs de sens.

Pour une dynamique de résistance

Ces deux exemples montrent comment l'appropriation de leur culture peut permettre aux personnes de vivre autrement les mutations qui affectent leur vie. En France, face aux enjeux de l'insertion, la culture passe souvent pour secondaire. Et pourtant certains plans départementaux d'insertion ont des actions en lien avec la culture. Théâtre, écriture et autres expressions artistiques sont la base de parcours permettant à des personnes en situation d'exclusion de développer leur créativité, de se valoriser, de s'exprimer, et de retisser du lien. C'est une dimension de socialisation qui est visée. Au Brésil, se développe une culture de résistance aux modèles dominants, en vue d'alternatives. La culture dépasse l'expression artistique. La culture est une dimension de la vie sociale des sujets (8).

Si l'expérience du Brésil peut ouvrir à des dimensions ignorées en France, les réalités ne sont pas à confondre. Même si des rapports de domination persistent, en France les classes se sont estompées, laissant place à de nouvelles distinctions : précaires, exclus... Au sein même de ces ensembles, l'hétérogénéité des parcours individuels est considérable. Il n'existe pas au sein de ces catégories sociales une identité commune qui rassemble, et encore moins la volonté ou la possibilité d'en créer une (9).

Mais malgré ces différences, les expériences brésiliennes donnent à penser. L'ampleur et le rythme des mutations sociales, le

(5) Le Mata est un territoire situé au nord et au sud de Recife. Il était anciennement recouvert d'une forêt à l'écosystème très riche. Aujourd'hui, ses terres se voient appauvries par la monoculture de la canne à sucre.

(6) Le Maracatu Rural est une manifestation (danse, défilé, percussion) de culture afro-brésilienne. Il fut initié par les esclaves noirs et fait référence au couronnement des rois du Congo. Ces manifestations furent souvent l'occasion, de façon codée, d'entretenir une forme de résistance face aux colonisateurs. Certaines furent réprimées (capoeira, frevo).

(7) Selon le réseau **Enda Graf Sahel** (*Changement politique et social, éléments pour la pensée et l'action*, Éditions Enda Graf Sahel, Dakar 2005), l'extraversion est la tendance amenant à ce que tout se passe comme si l'avenir ne pouvait désespérément venir que de l'extérieur, comme si ailleurs était nécessairement mieux et donc infiniment plus désirable. Elle attribue à autrui, à des éléments lointains, la responsabilité de ce qui se produit dans sa vie.

(8) Elle permet aux personnes et aux institutions de signifier le monde, de le représenter, l'interpréter, le construire.

(9) Cf. **F. Dubet**, *Les inégalités multipliées*, Éditions de l'Aube, 2000

morcellement du sens, induits par la logique libérale, ont bouleversé les systèmes culturels qui participaient à la construction des identités. Le vivre ensemble se pense alors à partir d'individus abstraits (10). Moins que d'autres, les personnes en situation d'exclusion ont la possibilité de se construire des appartenances valorisantes. La construction de leur identité se fait à partir d'images disqualifiantes, renforcées parfois par des politiques publiques stigmatisantes. Les personnes intériorisent ces images et, tout à la fois, s'en déchargent en les projetant sur leurs voisins. Elles s'identifient à l'idéal imposé de l'extérieur, qui est celui-là même qui les invalide. Ainsi, elles se trouvent privées de capacités collectives de protestation.

La culture renvoie fortement à l'identité, qui met en jeu un rapport à l'autre autant qu'à soi, et comporte une forte dimension politique (11). Elle est essentielle dans la construction de l'autonomie des personnes et des collectifs (12). Il ne s'agit donc pas de distribuer de la culture, mais de reconnaître la personne en situation de pauvreté comme sujet de culture, porteuse d'une histoire. Ce qui implique la valorisation de ses atouts, l'ouverture au monde qui l'entoure et à sa compréhension, le renforcement de sa créativité, la construction d'une identité propre. C'est cette intuition qui a amené le mouvement ATD Quart Monde à considérer la culture comme un élément central de la lutte contre les exclusions. Sans culture, il ne peut y avoir de savoir qui soit un chemin vers soi et vers les autres (13).

Aujourd'hui, pressée par le politique et par l'opinion, l'action sociale cède trop souvent à l'injonction à insérer. Elle renforce ainsi les processus d'« extraversion » et prive la personne de sa capacité à être sujet. Elle n'agit donc qu'à la superficie d'un mal beaucoup plus profond. Ces expériences brésiliennes invitent à envisager la lutte contre l'exclusion comme une dynamique de résistance et de créativité, qui fasse de toutes les personnes des acteurs (ou des « artistes ») sociaux pour un nouveau vivre ensemble. Il est urgent de sortir de processus de régulation des dysfonctionnements qui culpabilisent la population victime de cette situation et lui demandent tous les efforts. N'y a-t-il pas là un chemin pour redonner au travail social sa dimension profondément politique, trop souvent mise de côté ?

Ludovic de Lalaubie

(10) **F. Poché**, *Organiser la résistance sociale, transformer les fragilités*, Édition Chronique sociale, 2005.

(11) Nous pouvons entendre l'identité comme « le résultat à la fois stable et provisoire, individuel et collectif, subjectif et objectif, biographique et structurel, des divers processus de socialisation qui, conjointement, construisent les individus et définissent les institutions [...] Elle n'est jamais acquise une fois pour toutes, elle est toujours en voie de construction et de reconstruction... »

(**Claude Dubar**, *La socialisation*, Armand Colin, 1998).

(12) Enda Graf Sahel, op. cit.

(13) **J. Wresinski**, *Culture et grande pauvreté*, Éditions Quart Monde, 2004